

Chapitre 1

Le premier

Je suis debout, là, sous une chaleur à crever, et je sais même pas pourquoi. Bon, OK, on nous dit que c'est une mission de la plus haute importance, que c'est de la reconstruction, de l'interposition (qu'est-ce que ça veut dire ?), mais moi j'ai rien demandé. Quand je me suis engagé, je ne savais pas que j'allais me retrouver là. J'avais vu l'affiche dans le métro. Ça ressemblait à une pub pour un jeu vidéo à la portée du premier débile venu. Moitié gros bras surarmé, moitié haute technologie, avec des filles en plus, devant des écrans ou déguisées en espèces d'hôtesse de l'air. Et comme dans ma cité ça déconnaît grave, je me suis dit que j'allais faire un break, mon frère. Laisser tomber les guerres de gangs, les planques à képas, les biftons de vingt et de cinquante, les rodéos, les galères, les virées ratées en boîte, les bastons et tout le bordel, et me casser vite fait avant de finir au ballon comme Ahmed et les autres. Parce que la situation, ces derniers temps, ça puait vraiment. Le pire, c'est que mon père était enfin fier de moi. Il m'a même serré dans ses bras quand je lui ai dit que j'allais m'engager. Ma petite sœur, elle pleurait. Elle voulait pas que j'aille à la guerre. Ma mère non plus. Et j'arrivais pas à leur faire comprendre. Comprendre qu'en ce moment, justement, y avait *pas* la guerre.

Mes frangins, je les sentais mal. Quinze et treize ans, et déjà embringués sur le même toboggan que moi. Complètement à la masse. Dealers troisième génération... J'avais beau essayer de leur expliquer, ils me prenaient pour un trouillard. Une merde. Pour eux, si je quittais la cité, c'est que j'avais les couilles à zéro.

En plus, je lâchais tout juste avant de grimper dans la hiérarchie. Ils pigeaient queue.

Hiérarchie de merde, putain. Jamais ce gros con vicelard d'Ali m'aurait laissé devenir son second. J'avais compris ça depuis longtemps. Depuis que j'avais refusé de buter le pauvre Blackos ravagé de crack qui racontait des conneries à la gare du RER. Si j'avais pas voulu le flinguer, c'est juste parce je savais qu'il allait crever dans pas longtemps. D'ailleurs, ça a pas traîné. Il est tombé sous une rame un soir où il dansait comme un derviche sur le quai, raide au cristal. Mais s'il avait fallu, je l'aurais buté. C'est pas grand-chose de buter un mec. Enfin, c'est ce qu'on dit. J'ai déjà vu des morts. C'était pas marrant, mais en fait, ça m'a rien fait. Rien qu'un corps étalé au pied de la cité, et qu'on emballe dans une ambulance. Que personne caillasse, pour une fois...

Bref, tout ça m'a fait réfléchir. Et quand Ahmed s'est fait ser-rer par les stup's, même si j'savais qu'il me balancerait pas, j'ai juste pas eu envie de finir comme lui. Alors j'ai noté l'adresse Internet sur l'affiche du métro et puis, comme on dit, j'ai suivi les instructions sur le site de l'Armée française et je me suis engagé.

Bon, le tout premier entretien, c'était pas comme j'avais imaginé. Y avait une fille habillée comme un para. Avec des galons que je savais pas encore reconnaître. Pas cool du tout. Me prenait pour un petit connard des cités. Ce que j'étais peut-être. Mais quand je lui ai dit que j'avais flashé sur la pub, elle a bien voulu m'ouvrir un dossier.

Depuis, j'ai compris pas mal de choses. L'entraînement sur ce putain de plateau pelé en Haute-Provence, la hiérarchie, l'effort physique et mental à fournir si on ne veut pas passer pour un navet complet. Quelle fatigue !

Et puis le voyage. Le bateau. Énorme. Putain, j'avais jamais pris le bateau, même pas pour retourner en Algérie. Et là, en plus, c'était un bateau de guerre. Comme dans les films. Avec des canons et des mitrailleuses, deux hélicos, et tout un tas de

bordels d'antennes et de radars. Et une escorte de frégates avec des missiles dessus. Des fois que les terroristes, ou ce qu'il en reste, envoient leur aviation nous attaquer... La crise de rire de ouf!

En fait, on n'a pas rigolé longtemps. À cause du secret. Pas le droit de dire où on allait. On aurait eu du mal, vu qu'on n'en savait rien.

Quand la compagnie a quitté Toulon, y en avait qui faisaient des drôles de gueules, comme si on partait vraiment à la guerre. Sauf qu'y a pas vraiment la guerre. En tout cas pas là où on est arrivés, finalement, après une grosse tempête en Méditerranée où les trois quarts des bleus ont gerbé. Dont moi. Ça a bien fait rigoler les marins, y a même eu des bagarres. Et puis le passage du Canal de Suez (mais j'ai pas vu les Pyramides), la mer Rouge qu'est bleue comme les autres, et après je sais plus trop.

On a débarqué quelque part sur une côte de l'Afrique... Mais j'ai même pas eu le temps de savoir où on était. On est pas restés plus de deux heures. On nous attendait, avec des VBL, des Jeeps, des camions, des bulls, des camions grues, et quelques automitrailleuses pour faire plus sérieux, sûrement, bref toute une colonne. Y avait d'autres colonnes qu'étaient là aussi. Des Italiens et des Allemands. C'est l'OTAN. C'est ça qu'on est. Mais qu'est-ce qu'elles foutent, les troupes de l'OTAN, dans ce désert africain, je vous le demande ? Paraît qu'on est venus parce que l'ONU n'arrivait à rien.

OTAN en emporte le vent du désert, comme l'a si finement dit le lieutenant Devarrieux en nous faisant grimper dans un camion. Devarrieux, c'est notre officier. C'est une fille. Une blonde à cheveux courts. Mais on sent quand même ses seins sous son battle-dress camouflé. Une nana qui me donne des ordres sans arrêt. Remarquez, j'irai pas me battre avec elle. Jamais. J'en ai vu des plus costauds que moi se manger ce qui servait d'herbe au camp d'entraînement après un combat à mains nues avec elle. D'ailleurs, j'irai jamais me battre avec, parce qu'elle est belle comme un canon.

Bon, je sais, c'est pas drôle. Mais il faut bien tuer le temps.

Car je suis là, devant notre camp, baptisé Oasis 1 (entendez « ouane »), qui comprend le QG du colonel Rivelain, responsable de notre force « d'interposition et de reconstruction », un paquet de tentes, des flopees de murs en sacs de sable comme un immense fortin, un petit hôpital et un vaste parking pour le « train », ça s'appelle. C'est ceux qui s'occupent du matériel et de l'intendance, et c'est là que presque tous les véhicules doivent rentrer le soir, bien à l'abri.

Séparés de cet immense espace, plutôt pas trop mal organisé je dois dire, quatre camps triangulaires plus petits sont disposés autour de ce qui reste de la ville, avec deux contingents d'Italiens et deux d'Allemands. Oasis 2, 3, 4 et 5. Oasis 2 et 3 sont les plus proches de nous. J'aimerais pas trop être dans les deux autres.

En ce qui concerne la ville elle-même... On en a longé une bonne moitié pour atteindre Oasis 1, et on n'a rien vu, et pas le moindre comité d'accueil, que dalle. C'est une ville bizarre, presque vide, plantée dans un désert dont je ne connais pas le nom. J'ai toujours été nul en géographie. En face, en dessous de la montagne, y a plein de vieilles baraques sur des collines pelées, une mosquée intacte, quelques minarets de notre côté, et même deux églises entre les toitures. On aperçoit aussi des petits immeubles, genre cités, mais moins hauts et aussi moches. Pareil à l'est, pas loin de là où on campe. Les immeubles et les baraques sont complètement défoncés par des obus ou des balles de mitrailleuses. On dirait le Liban, dit le sergent-chef Bouchard, qui a vu du pays, lui. Ce con.

Bref, me voilà « provisoirement » installé au bord d'une espèce de ville jaunâtre posée dans une cuvette pleine de sable que le vent du désert rapporte au fur et à mesure que les pauvres mecs qui vivent dans cet enfer le balayent. Et ils doivent balayer tous les jours, je pense, depuis des millénaires. Sinon, ils seraient tous engloutis depuis très, très longtemps.

Le camp a été monté et installé fissa... Faut dire qu'une section de sapeurs de la Légion nous avait précédés. C'est pas un trois étoiles, mais y a tout le confort moderne. Grâce aux pan-

neaux solaires. C'est pas ça qui manque le soleil, par ici, putain. Y a même Internet pour ceux qui veulent causer avec leurs parents. Moi, les miens ils ont pas Internet, et j'ai pas vraiment envie de leur raconter quoi que ce soit. Sauf à ma petite sœur, oui. Mais comment lui expliquer ÇA ?

Devant moi, qui suis de garde à l'entrée A du camp Oasis 1, c'est-à-dire face à la ville qu'on doit « sécuriser » et rafistoler, paraît-il, c'est un immense terrain vague avec des carcasses de bagnoles cramées et des trous partout. Quelques centaines de mètres de sable et de pierres. On dirait la Lune, mais avec des touffes d'herbe jaune par-ci, par-là. Une route d'asphalte à moitié couverte de sable passe à cent mètres. Et après, y a encore deux cents mètres jusqu'aux abords de la ville. Juste devant mon poste de garde, une route toute droite va vers la ville. Elle croise l'autre route, par laquelle on est arrivés. Où elle va, celle-là, j'en sais rien. Dans le désert, disent mes camarades de chambrée. Enfin, de tente, plutôt. La route, donc, a été construite y a longtemps par je ne sais quel ex-pays « colonisateur » ou « commercialement allié », comme a dit dans son discours le colonel Rivelain, le jour de notre arrivée, et elle est pleine de trous. Jamais entretenue. Plus loin, dans le désert, ça doit être pire. Et c'est une des rares voies d'accès à la ville. Elle a un nom plutôt joli, cette ville, même pour moi... Ou plutôt surtout pour moi, même si j'ai jamais appris l'arabe. Al-Jannah, elle s'appelle.

En France, dès qu'on quitte un centre-ville, y a tout un tas de supermarchés, de fast-foods, de magasins de bricolage, de meubles ou de merdes toutes pareilles. Là, rien de tout ça. Le terrain vague troué avec presque plus de caisses cramées que dans nos cités, et l'entrée de la ville. Le reste, c'est vide. Du sable, des cailloux, et des plantes blanchies qui doivent être rudement coriaces pour supporter cette chaleur.

L'entrée de la ville a de la gueule. Y a des restes de remparts, des murs sablés par le vent, usés et à moitié écroulés, et les ruines d'une tour carrée avec des fentes. Le lieutenant Devarrieux a dit que ça s'appelait des meurtrières. Je l'ai pas contredite. Mais

j'aime pas trop... Le mot fait penser à un tireur embusqué, bien à l'ombre, pendant que moi je sue à garder en plein soleil l'entrée principale de ce camp Oasis 1 de merde, où on va passer je sais pas combien de semaines... Ou de mois. On ne nous a rien dit.

Le long de la ligne des anciennes fortifications de cette ville paumée, y a plein de maisons, habitées ou à moitié en ruine et vides. Les maisons, ici, c'est comme dans la casbah que me racontait ma grand-mère. Elles ont des terrasses sur le toit. Enfin, celles qui sont pas écroulées, ou défoncées par des trous d'obus, ou noircies par des incendies. On est là pour réparer tout ce bordel et, comme dit le lieutenant Devarrieux, on va faire du mieux qu'on peut. Après une espèce de porte en ruine, la route plonge dans la cuvette où s'étend la ville. D'ici, on voit les vagues immeubles plus modernes du centre-ville qui dépassent au-dessus des maisons, et qui s'en sont pris plein la tronche. Plus personne ne vit là, c'est évident. Les façades sont crevées. Des balcons pendent, comme du linge à sécher, les fils rouillés du béton armé tissant des espèces de toiles d'araignées collées de gravats. Y a dû y avoir des morts. Plein de morts depuis qu'on a redessiné les cartes de cette partie de l'Afrique. La dernière guerre, c'était y a un ou deux ans, je crois. Et on se croirait en face d'une ville fantôme.

Paraît qu'on trouve une rivière au milieu de la cuvette, un genre d'oued qui vient des montagnes, au fond et à droite, on les distingue à peine parce qu'elles se perdent dans la brume de chaleur. Y a des arbres, au loin, près de cette rivière. On voit pas l'eau, parce qu'en fait d'oued, paraît qu'il est très asséché. Un gros ruisseau au fond d'une gorge large et profonde.

Paraît aussi que c'était une immense oasis, avant. Bien avant tout ce qui fait qu'on est là. Et que je suis là, moi, planton planté devant l'entrée A d'Oasis 1. De l'autre côté de l'entrée, Sammy monte la garde comme moi. Mais lui, il a un tas de sacs de sable devant lui. Et les deux crétins de servants de la mitrailleuse sont affalés à l'ombre des sacs. J'en vois même un qui dort. L'enculé.

Je suis censé arrêter, en levant pacifiquement la main, tout véhicule s'approchant pour entrer dans le camp. Mais il ne se passe rien depuis l'aube, pas un mouvement, je m'emmerde, je crève de soif et de chaud. Quarante-cinq à l'ombre, et je suis en plein soleil. J'ai l'impression que mon crâne bout sous mon casque, comme un œuf en train de devenir dur. Je garde bien les mains et les doigts au même endroit sur mon arme, parce que, quelques millimètres plus loin, le métal est brûlant.

À quoi ça sert de monter la garde, comme ça, en plein soleil, devant une porte en chicane avec des barbelés ? J'aimerais qu'on m'explique. Personne ne passe sur la route et personne ne sort de la ville pour venir ici. Et je vois pas pourquoi ils viendraient, d'ailleurs. Ils doivent se demander ce qu'on fout là. Comme moi. Mais j'ose pas trop le dire. Peur de passer pour un con ou un mauvais élève, comme au collège, parce que j'ai pas écouté grand-chose des explications qu'on nous a données. Peut-être que j'aurais dû. Mais je vois franchement pas ce que ça aurait changé.

Je jette un œil vers Sammy. C'est devenu mon pote, à force. Il est comme moi. Il vient d'une cité de merde aussi et il s'est engagé pour essayer de s'en sortir. Déjà qu'avec des diplômes c'est pas facile, mais avec rien, c'est carrément impossible. Sammy il a peut-être des diplômes, je sais pas, mais il hoche lentement la tête, l'air de dire : « Qu'est-ce qu'on se fait chier... » Et je suis bien d'accord avec lui. Pourquoi ils nous mettent pas par deux, on pourrait discuter au moins, en attendant les visiteurs qui viennent jamais ? Et pourquoi c'est toujours Sammy et moi qui sommes de garde ? Elle est raciste ou quoi, le lieutenant Devarrieux ?

J'ai soudain l'impression d'entendre quelqu'un qui chante au loin. Une voix de femme. Y a aussi un truc qui brille en haut de l'immeuble défoncé le plus proche. Un bout de miroir ? Ça me rappelle quand j'étais tout môme, je m'amusais à éblouir les mecs en bagnole sur la quatre-voies. C'était l'éclate. Quand y avait du soleil... Et qu'ils se foutaient la gueule en l'air... Mais

qu'est-ce que c'est que ce truc ? Quelqu'un qui envoie un signal ? Un flingue ? Des jumelles ? Une lunette de fusil ?

Et au moment exact où il y pensait, une balle de gros calibre lui traversa la gorge et, laissant quelques éclats de métal au passage, le poussa instantanément dans un gouffre sanglant où il se sentit étouffer. Il tenta de gargouiller quelque chose puis, alors que son cerveau s'affolait au-delà de l'imaginable et que son cœur pompait à trois cents à l'heure, un voile blanc étincelant l'aveugla d'un coup. Il entendit la voix de Sammy qui criait. Et c'est ce cri qu'il emporta en perdant connaissance.

Chapitre 2

Les stigmates

Quand Sammy sentit, avant de le voir, que son pote s'écroulait comme une masse, il pensa d'abord à une insolation. Vu l'impeccable état de marche du four dans lequel ils étaient cantonnés, ça n'avait rien d'étonnant. Mais quand il aperçut les flots de sang qui jaillissaient de la gorge d'Abdel et qui séchaient instantanément sur les pierres de l'autre côté de l'entrée d'Oasis 1, il hurla un « merde-Abdel-au-secours-putain ! » pendant qu'il abandonnait son poste pour se précipiter vers lui.

Les deux servants de la mitrailleuse n'avaient encore rien capté. L'un dormait et l'autre somnolait, à moitié pété de chaleur et de pastis.

Sammy se pencha sur Abdel, effaré. Dans sa tête et tout son corps, son propre sang faisait le bruit des chutes du Niagara. Il n'avait jamais vu quelqu'un prendre une balle dans la gorge. Jamais vu un mort, en fait. Et il ne se rendit même pas compte qu'une seconde balle le frôlait avant de s'écraser dans le mur, pénétrant dans le mortier friable entre deux pierres usées. Juste derrière le corps secoué de spasmes de son unique copain dans cette foutue compagnie. La balle qui lui était destinée à lui, Sammy, qui avait maintenant les yeux fixés sur le sang de son pote, lequel jaillissait et séchait aussi sec, crépitant en retombant sur les pierres et les plaques d'asphalte surchauffée de l'entrée.

Il se remit à crier, à appeler à l'aide, réveillant les deux gros balais assoupis sous leur mitrailleuse lourde.

Sammy saisit maladroitement Abdel par les épaules et le souleva comme pour l'embrasser, avant de prendre conscience de

l'erreur de ses gestes qui ne faisaient qu'amplifier le désastre. Ne jamais remuer un blessé, surtout par balles. Il le lâcha.

Abdel, qui étouffait dans son propre sang, retomba sur la pierre brûlante et Sammy regarda ses mains, rouges de sang. Il sentit qu'il avait les yeux écarquillés d'horreur. Et il n'arrivait pas à en reprendre le contrôle.

Les deux gros balaises abandonnaient enfin leur poste en appelant à l'aide, hurlant, titubant.

D'autres hommes arrivèrent, avec le lieutenant Devarrieux. Quand elle aperçut le corps ensanglanté, elle sentit tous ses réflexes prendre les commandes. Elle gueula aux deux balaises de retourner à leur poste immédiatement et de braquer leur mitrailleuse sur les façades. Les cinq types qui l'accompagnaient se mirent immédiatement en position, comme s'ils avaient fait ça toute leur vie, ce qui était peut-être le cas pour certains d'entre eux. Toute leur vie d'adulte en tout cas. Mais rien ne se passa. Le lieutenant Devarrieux avait compris la situation en un instant. Un sniper. Ils étaient tous des cibles faciles. Elle cria en direction des servants de la mitrailleuse :

– Arrosez au-dessus de la porte, c'est un sniper ! Et c'est un ordre !

Les deux gros balaises la regardèrent, interdits, mais plus elle les fusillait du regard, moins ils avaient l'air de vouloir obtempérer. Sammy chialait comme un môme, bafouillant qu'Abdel était son seul copain, et le lieutenant Devarrieux lui cria de se taire. Elle avait sorti ses jumelles et, accroupie, elle scrutait les façades apparentes au-dessus des remparts en ruine, les fenêtres des immeubles crevés, les terrasses en face d'elle de l'autre côté du no man's land. Mais elle ne voyait rien. Elle allait réitérer son ordre d'ouvrir le feu quand elle sentit une présence près d'elle. Le capitaine Lebot, debout comme s'il ne courait aucun danger.

– Lieutenant Devarrieux, au rapport, dit le capitaine d'un ton presque interrogatif.

– C’est un sniper, mon capitaine, dit Devarrieux. J’ai donné l’ordre d’ouvrir le feu, au-dessus des toits, pour voir...

– Quand je disais « au rapport », lieutenant, ça voulait dire au rapport chez le colonel... On gère la situation. Merci.

Sammy la regarda partir. Elle était furieuse. Ça se voyait à sa démarche. Les gros balaises avaient lâché leur mitrailleuse et ils attendaient visiblement que le capitaine se casse pour reprendre leur sieste. Deux brancardiers arrivèrent pour emmener le pauvre Abdel. Le capitaine Lebot leur dit de faire attention à ne rien toucher. Il avait sorti un petit appareil numérique haut de gamme et il photographia le corps avant qu’on ne l’enlève, le mur derrière, puis les façades devant. Il se pencha et trouva de minuscules fragments de balle sanglants et écrasés derrière le fantôme d’Abdel et une autre balle, très grosse, enfoncée dans un interstice entre deux pierres du muret de ce qui était sûrement un ancien enclos à chevaux et chameaux maintenant transformé en Oasis 1. Il prit délicatement la balle, la posa dans un mouchoir qu’il plia et rangea dans sa poche de poitrine.

Il ne manquait que le ruban jaune avec marqué « police, scène de crime », se dit Sammy, avec l’impression d’assister à la rediffusion d’un vieux feuilleton américain, transposé dans ce bled où ils n’auraient jamais dû mettre les pieds. Le capitaine Lebot allait-il faire une enquête ? « Les Experts » à Al-Jannah ?

Le lieutenant Sophie Devarrieux attendait devant la porte du PC du colonel Rivelain, dûment gardée par un énorme soldat noir. Installé au fond de ce bâtiment en béton fraîchement coulé, à moitié enterré au centre d’Oasis, le bureau du colonel côtoyait une grande salle de réunion pour ce qui faisait office d’état-major, une chambre pour son usage personnel et une pour son aide de camp, le PC de communications avec deux tonnes de matos informatique de pointe, et divers autres petits bureaux ou

piaules pour le staff. En face de Devarrieux, assise à une table, une très jeune caporale tapait sans s'arrêter sur un ordinateur portable. Sur le dos du couvercle, elle avait collé des stickers idiots ou des slogans humanitaires. Devarrieux lui redemanda quand le colonel allait la recevoir pour qu'elle puisse enfin faire son rapport. Sans lever le nez, la caporale répondit que ça n'allait pas tarder. Le colonel était au téléphone avec le maire de la ville, représentant des autorités de la capitale.

Le capitaine Lebot entra dans la salle, passa devant Devarrieux sans lui jeter un regard et frappa à la porte du PC proprement dit.

– C'est Lebot, dit-il.

Devarrieux entendit vaguement le colonel lui dire d'entrer. Lebot avança et referma la porte. Devarrieux bouillait. Merde, elle aurait pu dénicher le sniper si ce connard de Lebot n'était pas intervenu. Sûr que le mec aurait eu peur et aurait tiré, ou au moins bougé, croyant que les tirs lui étaient destinés. Mais non...

Elle fixa une pendule électronique qui égrenait les secondes perdues.

Le colonel Richard Rivelain avait presque cinquante ans, mais il ne les faisait pas. L'uniforme a tendance à uniformiser et, sans les rides qui faisaient deux lignes verticales quasiment droites sur ses joues et quatre W serrés sur son front, on n'aurait pas pu imaginer qu'il allait bientôt prendre une retraite méritée. Il était chauve, par choix, et rasé de près pour une raison quasi identique : ne pas laisser apparaître le blanc prématuré de sa barbe.

Lebot le salua réglementairement, jetant à peine un œil à l'aide de camp de Rivelain, le lieutenant Ambroise Toussaint, un Martiniquais râblé comme un pilier de rugby. Mais avec des mains de pianiste, comme on dit, aux longs doigts fins et osseux, alors qu'en réalité les meilleures mains, pour un pianiste virtuose, seraient plutôt courtes et souples. Le capitaine Lebot soupçonnait Toussaint d'être homo, mais qui était-il pour juger qui que ce soit ? Il se le demandait souvent, lui qui portait un nom prêtant à la moquerie. Le moche, ou pied bot, voilà comment on

l'appelait, à l'école militaire. Pourquoi donc s'était-il engagé dans l'armée plutôt que dans la police ? Il serait déjà au moins commissaire principal... mais il n'eut pas le temps de se livrer à sa rêverie masochiste, car le colonel se levait. Il n'avait pas l'air en pleine forme. Il lui fit signe de se détendre mais Lebot resta debout, comme le colonel, qui sortit de derrière son bureau encombré de rapports, ordinateurs, téléphones et cendriers pleins pour l'entraîner vers un chevalet qui soutenait un large plan de la ville, barré de traits de *markers* de différentes couleurs, de quadrillages, de Post-it divers et variés.

Arrivé devant, le colonel Rivelain se retourna vers son aide de camp.

– Toussaint ? Quand est-ce qu'il arrive, ce putain d'écran plat ?

– Par le prochain transport aérien, mon colonel, répondit le Martiniquais d'une voix suave. J'adooore les transports aériens...

– Ça ne m'étonne pas de vous. J'espère qu'ils ne vont pas nous le bousiller, en tout cas. Alors, Lebot, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda le colonel en se tournant à nouveau vers lui.

– À première vue, un sniper isolé, mon colonel, répondit Lebot.

Il sortit son mouchoir et le déplia avec un soin exagéré, pour que le colonel puisse voir les deux balles : ce qui restait de celle qui avait traversé la gorge du soldat de seconde classe Abdel Al-Haraoui, et celle qui était entrée dans le mur derrière lui.

Dans l'immense antichambre que constituait la salle de réunion du QG de campagne, Sophie Devarrieux n'avait pas cessé de bouillir. Le mépris de ces officiers supérieurs, qui discutaient tranquillement, sans elle, d'un truc hyper grave dont elle avait été le quasi-témoin et qu'on l'avait empêchée de régler à sa manière ! Elle était certaine que le tireur aurait réagi...

La caporale secrétaire interrompit un instant le cliquetis de son clavier pour répondre à un appel reçu dans le minuscule casque qui déformait à peine sa coiffure à la Jeanne d'Arc.

– Vous pouvez entrer, lieutenant, dit-elle avec un rien d’ironie dans le ton, ce qui agaça encore plus Devarrieux.

Elle se leva, saisit la poignée de la porte et ouvrit avec un peu trop d’énergie. Elle entra dans le bureau du colonel comme une furie et tomba sur les trois hommes, qui la fixaient sévèrement. En d’autres temps, on l’aurait fusillée, sans doute, se dit-elle. Aujourd’hui, elle préférait plier, tactique souple et nettement supérieure à une explosion de colère, même si elle la jugeait méritée, ou même à une simple résistance frontale. Elle connaissait bien les mecs et leurs tares. Et elle savait les manipuler. C’est en tout cas ce qu’elle se dit pendant la seconde et demie avant que le colonel ne se fende d’un large sourire.

– Lieutenant Devarrieux ? Vous voulez un café, ou quelque chose à boire ? Ça a dû vous secouer ? Asseyez-vous...

Légèrement décontenancée, Devarrieux s’installa sur une chaise près du bureau de l’aide de camp martiniquais. Il lui était arrivé de se demander si le lieutenant Toussaint n’était pas gay. Mais elle avait d’autres soucis, là, maintenant. Cette amabilité ne lui disait rien qui vaille. La colère bouillonnait toujours en elle, suscitant des bouffées de paranoïa.

Le capitaine Lebot prit également un siège de l’autre côté et le colonel retourna derrière le bordel qui lui servait de bureau. Un bordel très bien organisé, où personne n’avait le droit de déplacer ne fût-ce que le cendrier pour le vider.

– Alors, vous voulez quoi ? demanda le colonel.

– Faire mon rapport, mon colonel, dit Devarrieux.

– Non, enfin, oui votre rapport, bien sûr, mais je voulais dire, vous voulez boire quoi ?

– Euh... Un truc fort, si c’est possible...

Le colonel fit un signe de tête à son aide de camp et Ambroise Toussaint se leva, se pencha vers un mini-réfrigérateur et en sortit un bol de glaçons. Puis il s’empara d’une bouteille de Jack Daniel’s que Devarrieux n’avait pas remarquée, posée sur une étagère derrière le dos du colonel.

Quatre verres avaient été préparés sur un plateau qu’elle n’avait pas remarqué non plus, tout à sa colère. Dans un silence

que le colonel essayait de détendre d'un sourire, le lieutenant Toussaint balança des glaçons dans les quatre verres et versa ensuite le bourbon dessus, avec le talent d'un barman de grand hôtel. Le colonel le remercia d'un mouvement de tête et l'invita à se servir. Le capitaine Lebot se leva et prit son verre. Devarrieux se sentit contrainte de faire la même chose. L'atmosphère avait subitement changé. Malgré cette mascarade, on aurait dit qu'il allait tomber des hallebardes.

– Lieutenant Devarrieux, lieutenant Toussaint, capitaine Lebot, levons nos verres à la mémoire du premier soldat français tué dans ce camp, le seconde classe Abdel Al-Haraoui, paix à son âme.

Ils se regardèrent tous les quatre. C'était aussi simple que ça. C'était vrai. C'était tragique. Ils burent tous une gorgée de leur bourbon sans dire un mot, dans un vague bruissement de glaçons. Devarrieux eut soudain l'impression de comprendre vaguement toutes les implications de ce qui venait de se produire. La dureté soudaine de l'atmosphère. La mort. Un énorme bordel en perspective...

– Alors, lieutenant, dit le colonel en la regardant avec une sympathie non feinte, ce rapport ? Oubliez votre rancœur. Le capitaine Lebot a mon assentiment. Il a pris la bonne décision. Nous ne pouvons pas, vous me comprenez ? Nous ne pouvons tout simplement pas déclencher d'autres violences dans cette ville qui en a déjà trop subi. Trois guerres. Un redécoupage géographique...

– Non, je ne comprends pas, mon colonel, répondit timidement Sophie Devarrieux.

Elle maniait habilement le changement de registre, et avec l'aplomb et le physique de bombe qu'elle avait, se disait le colonel, ce simulacre de timidité lui était visiblement réservé. Il savait qu'elle traitait ses hommes avec une autre autorité. Et il sentait encore la colère en elle, comme un volcan islandais sous la glace. Il n'avait jamais compris ce qu'elle foutait dans l'armée.

– Eh bien, dit-il, il va falloir que vous vous limitiez à un rapport factuel sur le meurtre, appelons-le comme ça, de cette

pauvre sentinelle, parce que nous allons recevoir les officiers italiens et allemands dans...

Il regarda sa montre.

– ... quelques minutes, suite à ce terrible incident. Alors, reprenez un coup, concentrez-vous, et expliquez-leur les faits, rien que les faits... Jusqu'au moment où vous « n'avez pas » donné l'ordre de tirer à la mitrailleuse sur les remparts en face...

– J'avais dit « au-dessus des toits et des murs », protesta Devarrieux...

– Je le sais, le capitaine et les lieutenants Gomez et Toussaint le savent, mais personne d'autre ne doit le savoir. Nous sommes victimes d'un attentat isolé, lieutenant. Une petite faction anti-gouvernementale, un individu agité de motivations personnelles, un cinglé qui ne supporte pas cette « invasion » occidentale, que sais-je, *name it, we got it*, comme disent les Anglo-Saxons, nous prend pour cible alors que nous sommes ici pour reconstruire cette ville et ce pays... Nous espérons que ce type d'acte isolé ne se reproduira pas.

– Je... l'espère aussi, mon colonel, balbutia Sophie Devarrieux.

– J'ai dit « nous espérons », lieutenant. Mais personne ne sait de quoi demain est fait...

Sophie Devarrieux n'avait que très rarement eu affaire à son colonel. L'épaisseur de la hiérarchie les séparait. Rivelain s'était toujours montré poli et sans condescendance, mais là, il avait un ton professoral qu'elle n'aimait pas du tout. Et puis il lui sourit. D'un air fatigué. Il avait des yeux d'un marron tout bête. Mais malgré la climatisation ses yeux avaient l'air humides. L'émotion, sans doute. À peine arrivés, ils se prenaient un mort... Et lui seul portait sur ses épaules la responsabilité de cette mission dans ce désert perdu.

Elle avait plié en entrant, elle acquiesça donc, décidée à obéir à son colonel.

– Vous comprenez, il ne faut stigmatiser personne. Ni les autorités locales, ni les diverses factions, ni la population, ni nos propres troupes...

Devarrieux se demanda de quoi il voulait parler.

– Mon colonel, cracha soudain la voix de la caporale dans un interphone. Le major Ghirardi est toujours au bloc médical, mais le colonel Kempf est là, avec sa... suite !

Le colonel Rivelain sourit. La caporale avait de l'humour.

– Faites-les entrer, caporal, dit Rivelain.

Dispensé de garde après « l'incident », Sammy était d'abord rentré dans sa tente, soulagé de voir qu'il n'y avait personne, mais comme il étouffait, de chaud, de rage et de chagrin, il en était vite ressorti. Sous les soixante au soleil, il avait marché comme un zombie jusqu'au PC médical pour essayer d'avoir des nouvelles. Le planton de garde lui avait dit que le major Ghirardi était en train d'opérer Abdel. Mais vu la gueule du planton, qui avait assisté à l'arrivée du blessé sur son brancard, les espoirs étaient minces. Sammy décida d'attendre un peu.

Sammy s'était collé à Abdel depuis leur tout premier séjour dans le camp d'entraînement, à Canjuers, en Haute-Provence. Ils s'étaient engagés quasiment ensemble, sans le savoir, et ça avait collé tout de suite. Sammy n'avait pas la niaque d'Abdel, bien sûr, sa violence à peine maîtrisée, son espèce de « savoir de la rue ». En anglais, on disait « *street wise* ». Un truc des gangs des années 1970, 1980. Et une expression péchée dans un très vieux disque d'un certain Bob Dylan. *You gotta be street wise...* Et Sammy adorait Bob Dylan. Mais il ne le disait jamais. Autour de lui, dans cette armée dont il faisait maintenant partie, seuls les officiers un peu âgés savaient qui était Bob Dylan.

Sammy était assez gros, on aurait pu dire costaud, en oubliant poliment les bourrelets. Il s'était engagé pour ne plus affronter la séparation de ses parents, qu'il aimait tous les deux, et qu'il n'arrivait pas à supporter. Ça durait depuis sept ans, et leur conflit permanent avait fait dégringoler ses résultats scolaires. Il ne voyait pas d'issue. A ça venait se greffer une sale ambiance au lycée, un isolement général que même Internet ne pouvait pas

guérir. Une fois sa décision prise, il y avait ajouté des raisons plus futiles : Je vais devenir le roi du close-combat et le premier qui me traitera de « gros derche » s'en prendra une...

Mais, une fois le papier signé, il avait vite compris son erreur ! Il avait cru échapper à un conflit familial, mais c'était pour tomber dans un monde inconnu bien plus menaçant. Lui, l'ex-petit gros métis, fan de Bob Dylan par sa mère (Juive marocaine et prof d'anglais dont il avait gardé le nom de famille) et de science-fiction par son père (français avec des traces antillaises), traducteur encensé dans le petit milieu des fans de Bradbury, Philip K. Dick, et autres génies. Mais son père n'avait jamais réussi à écrire le livre dont il rêvait. Sammy en avait néanmoins gardé un amour inconditionnel pour des univers dont sa génération n'avait retenu que les plus commerciaux, *Harry Potter*, *Star Wars*, *Le Seigneur des Anneaux*, *Matrix*, *Avatar*, *Inception*, et tous les autres plus récents... Des blockbusters qui cachaient la forêt, immense, de l'imaginaire. Du polar et de la SF en papier imprimé...

Ses parents avaient quinze ans de différence, l'avaient eu sur le tard, et ne lui avaient jamais expliqué pourquoi ils l'avaient prénommé Sam, très vite devenu Sammy. Mais comme les Beurs de sa cité pensaient que ça s'écrivait Sami, comme Naceri, un acteur célèbre dans le temps et qui avait eu plein de problèmes, et que ses parents ne pratiquaient aucune religion, personne ne savait que le petit Sami Amara du septième étage était juif. Les membres de cette petite famille tranquille auraient aussi bien pu être kabyles, jamaïcains ou sahraouis, avec les tronches qu'ils avaient !

Un soir, avant qu'ils partent pour cet enfer de désert, Sammy avait finalement avoué tout ça à Abdel, son copain de chambrée.

Après un instant de stupeur, Abdel avait dit :

« Juif ? Toi ? Nooon... Quoique, remarque, en y réfléchissant bien, et en te regardant de près, il te manque que le gros nez ! Comme celui de mon arrière-grand-père, qui était imam dans un bled perdu de la Lalgérie !... Et puis, tu sais, Sam Soufi (Abdel aimait bien l'appeler comme ça !), vu dans quoi on s'est

embarqués, je m'en fous, je m'en contrefous même. Tu pourrais être un Martien avec des couilles bleues que ça me dérangerait pas ! Juré, sur la tête de ma petite sœur, qui est ce que j'ai de plus précieux au monde... Après ma mère, bien sûr ! »

Abdel avait rigolé avant d'ajouter : « Et puis t'es circoncis comme moi ! On est frères de bite ! » Et là, il avait explosé de rire.

Sammy s'en souvenait, maintenant, pendant que l'équipe médicale essayait de ramener son copain à une vie qui s'effilo-chait à grande vitesse. Abdel, lui, n'avait pas lu grand-chose. Mais il aimait que Sammy lui raconte des histoires, comme à un gamin, ou à un petit frère, quand ils rentraient au cantonnement le soir, épuisés, sur ce putain de plan de Canjuers, dans les Alpes de Haute-Provence, où ils avaient subi – y a pas d'autre mot – un entraînement *intensif*. Mais à quoi bon ? Abdel s'était pris une balle qu'on n'avait même pas entendue arriver.

Sammy n'était pas préparé à la mort de son seul pote. Drôle de duo. Le rebelle arabe ras du bitume et l'intello trop gros, juif, moitié black et désespéré, maintenant. Seul...

Il y eut du mouvement dans la grande tente médicale. Sammy n'arrivait pas à entendre ce qui se disait. Il se leva. Le planton écarta les pans de plastique, livrant passage au médecin-major Gisela Ghirardi, chef du contingent italien, chirurgien *et* psychiatre de formation. Elle avait l'air épuisée, et elle passa devant lui sans même capter sa présence, avant de s'arrêter un mètre plus loin, à l'ombre de l'auvent, pour ôter ses gants de latex ensanglantés et les balancer dans une poubelle que survolait déjà une escadrille de mouches assoiffées. Comme pour reprendre des forces, le médecin resta immobile sous cette ombre qui lui faisait office de sas de décompression.

Sammy osa la regarder. Par en dessous. Cheveux épais d'un blond vénitien, peau presque abricot constellée de minuscules taches de rousseur, avec des yeux d'un vert extraordinaire, ou était-ce le soleil qui leur donnait cet éclat ? Elle avait ôté ses gants de chirurgien, mais la blouse qu'elle portait par-dessus son tee-shirt d'uniforme était parsemée de gouttes de sang et des

mouches commençaient à s'y attaquer. Elle respira un grand coup, puis se débarrassa de cette grosse bouffée d'air torride en soupirant. Lentement. Et Sammy comprit qu'Abdel était mort.

Il n'avait qu'un seul endroit où aller. L'espèce de cafétéria, au milieu du camp. Mais, avant, il fallait qu'il se lave les mains, lui aussi. Tremblant d'émotion, il se mit en marche, regardant ses doigts couverts de sang séché. Celui d'Abdel.

Pas loin de la cafète réservée aux troufions – baptisée « mess des non-off » – dans un bâtiment en préfabriqué à moitié enterré et couvert de sacs de sable, on avait installé des douches et des lavabos, un grand luxe dans ce pays desséché. Les consignes voulaient qu'on économise l'eau. Sammy s'approcha d'un lavabo et, de rage, ouvrit le robinet en grand. Il plaça ses mains sous le jet tiédasse et commença à frotter le sang séché. Mais ça ne partait pas. Il regarda autour de lui. Aperçut une vieille brosse en chien-dent, la prit, la passa sur un gros morceau de savon de Marseille à moitié fondu qui traînait dans un autre lavabo, et frotta ses avant-bras et ses mains sous l'eau tiède qui coulait avec de moins en moins de pression.

Il savonna, frotta, gratta sans regarder puis ferma les yeux... et le robinet. Il resta un instant ainsi, dans une obscurité traversée de taches lumineuses et de pensées toutes plus dévastatrices les unes que les autres. Quand il rouvrit les yeux, il s'aperçut avec une satisfaction étrange qu'il s'était débarrassé du sang d'Abdel.

Mais quand il regarda ses paumes il vit que du sang tout frais s'en écoulait lentement. Il eut un instant d'incrédulité avant de comprendre qu'il avait tellement serré les poings quand Abdel s'étouffait, qu'il avait marqué ses paumes avec ses ongles, à jamais.

On aurait dit les stigmates du Christ. Et pourtant, il avait la sale impression que, dans ce désert, on était loin de Lui, et de Yahvé, d'Allah et de tout paradis promis par des divinités somme toute assez récentes.